

Vers la fin du Moyen-âge, Mathilde était la fille d'un meunier. C'était une jeune fille brune au teint hâlé, gaie et souriante, au regard clair. Elle habitait avec son père, près du moulin, à proximité d'un petit village du piémont alsacien. Les temps étaient troublés ; souvent des bandes armées ravageaient le pays. Lorsque le village était en proie aux mercenaires et que le moulin était pillé, s'ensuivait une période de famine. La mère de Mathilde était morte juste avant que la jeune fille atteigne ses huit ans. Une tante était venue s'installer avec eux, c'était une femme à la voix aigre, toujours à bougonner, et elle ne s'était pas entendue avec le père. Elle avait quitté le moulin lorsque Mathilde avait atteint sa onzième année.

La jeune fille avait grandi, heureuse de vivre, sereine, d'un caractère équilibré. Active, adroite de ses dix doigts, elle était contente de seconder son père dans sa tâche. Ce dernier était cependant d'un naturel peu expansif, et les difficultés avec sa seconde compagne l'avaient rendu encore plus taciturne.

Mathilde appréciait la vie au bord du ruisseau, niché en amont du village au pied du Hartmannswillerkopf. Elle s'occupait du foyer et de la préparation des repas, en parfaite ménagère comme avait fait sa mère. Elle avait le temps néanmoins d'écouter le bruit de l'eau, de regarder les remous, de contempler les feuillages des hêtres, des aulnes et des chênes sur les deux rives du ruisseau. En aval, vers le village, Mathilde lavait son linge et celui de son père, sur une dalle de grès posée à fleur de l'eau.

Quelques siècles plus tard, aux environs de l'année 1942, Hélène habite le même village du piémont alsacien. C'est une jeune fille aux cheveux noirs, fine et menue, d'allure gracieuse. Elle réside chez son père et sa mère, avec ses deux frères. Son père est simple cantonnier. La demeure familiale est une jolie petite maison, dans une rue peu fréquentée. Chaque année, Hélène place aux fenêtres des géraniums, qu'elle arrose durant l'été. La jeune fille a trouvé un emploi au bureau de poste du village. Accueillante et disponible, elle bavarde volontiers avec tous ceux qui s'attardent à son guichet. Les gens disent qu'elle ressemble à un écureuil, du fait de sa vivacité et de la couleur de ses yeux.

Elle mène une vie paisible. Elle aide sa mère au foyer, elle lave le linge de toute la famille, sur une dalle de grès posée à fleur du ruisseau à l'entrée du village – ce ruisseau qui descend toujours les pentes du Hartmannswillerkopf. Le linge une fois essoré, elle passe de longs moments à écouter le bruit de l'eau, à regarder les remous, à admirer les feuillages des aulnes sur la rive.

Depuis la fenêtre de sa chambre, elle écoute la rumeur du village : des femmes qui s'appellent ou se chamaillent, des enfants qui s'amuse à la sortie de l'école, des voisins qui s'apostrophent (en alsacien, jamais en allemand).

Hélène est satisfaite de la vie qui est la sienne. Les jeunes gens ne la perturbent pas – elle ne les évite pas, elle ne recherche pas davantage leur compagnie. La jeune fille n’a pas de grandes ambitions. Elle s’étonne souvent d’entendre les autres parler de leurs projets, de leurs rêves... Il lui semble qu’elle-même ne rêve jamais. Mais certains soirs après une belle journée, lorsque la famille est réunie et que tout le monde est content, elle se dit que le rêve consiste à vivre de cette façon justement.

Le père de Mathilde était parfois bourru avec elle. La jeune fille l’acceptait ainsi, et l’entourait de son affection. De temps à autre elle lui préparait un kougelopf, ces jours étaient jours de fête au moulin.

Mathilde n’était jamais triste longtemps, et elle s’était fait des amies au village voisin. Elle était l’amie d’Isolde particulièrement, une jeune fille plus jeune qui lui confiait ses secrets. On voyait souvent les deux amies se promener dans les champs vers la plaine, ou bien jusqu’à un étang situé entre les coteaux de vignes au sud du village. Vers la colline, au pied des Vosges, les deux amies s’amusaient à récolter de menus cailloutis : de petits galets blancs, et des fragments de jaspe vert. Isolde parlait à Mathilde de son amour pour un garçon du village, le fils du charpentier.

Si toutefois Mathilde avait du chagrin et qu’elle se trouvait seule, elle se rendait sur la rive du moulin. Elle pensait à sa mère, et se désolait de ne plus se souvenir du son de sa voix. Mathilde confiait alors sa peine à l’un ou l’autre écureuil qui descendait des arbres. Elle appelait :

-Kumm, kumm klei Eichärnla... Approche, approche petit écureuil...

L’écureuil sautait de branche en branche et s’approchait précautionneusement de la jeune fille, comme s’il venait la reconnaître. La jeune fille lui offrait un peu de nourriture, et le petit animal repartait en emportant les soucis de Mathilde dans les arbres, avec les graines qu’elle lui donnait. Elle avait entendu dire que les écureuils seraient les fantômes de femmes condamnées à perdre la parole, à redevenir des bêtes, en raison des fautes qu’elles commirent – Mathilde cependant n’en croyait rien. La jeune fille avait du bon sens. Elle aimait les écureuils simplement pour ce qu’ils sont, pour leur vivacité et leur délicatesse.

Durant l’hiver, Mathilde nourrissait aussi les oiseaux.

En 1942, les frères d’Hélène sont trop jeunes pour partir à la guerre, et son père, trop âgé. La jeune fille ne se mêle pas de politique, elle est inquiète seulement des opérations militaires. Elle se contente de vivre simplement, au jour le jour, sans autre ambition que de rendre service à ses proches et de donner satisfaction aux clients de la poste. Issue d’une famille dialectophone, elle parle aussi bien le français et s’est mise à l’allemand sans grande difficulté.

Hélène ne se plaint de rien, elle estime ne pas être malheureuse. Dans ses moments de liberté, elle fait le tour du village et des environs. Elle longe la berge du ruisseau, ou bien elle se rend sur la rive d’un étang. On la voit souvent auprès de grands chênes, en lisière de forêt, où elle nourrit les oiseaux et les écureuils. Elle contemple dans l’eau le reflet des frondaisons, ainsi que le lent défilé des nuages.

Au printemps et en été, Hélène rentre chez elle avec un bouquet de fleurs des champs. A l’automne, elle ramasse des châtaignes.

Mathilde aimait s'adosser contre les racines d'un très vaste tilleul. Elle regardait le ciel à travers la frondaison. Couchée dans l'herbe tout près du tronc, elle voyait la ramure s'infiltrer dans le bleu du ciel. Il lui semblait que les branches étaient des racines, et elle était prise de nostalgie. Parfois un écureuil descendait jusqu'à elle, et Mathilde lui tendait les graines de blé ou de seigle qu'elle trouvait toujours dans la poche de son tablier. Son animal préféré était d'un brun roux clair, le ventre blanc. Il se perchait sur la plus basse branche du tilleul en balançant le panache de sa queue, avant de s'élancer sur le tronc et de rebondir au sol. En quelques bonds gracieux, il était auprès de Mathilde. Il la dévisageait de ses yeux globuleux, en inclinant la tête. Quelquefois Mathilde lui parlait, et avait l'impression d'être entendue.

D'autres fois, la jeune fille gagnait la colline et traversait les vignes. Elle ne s'aventurait jamais très loin sur les pentes boisées. Du sommet de la colline, son regard se portait sur la plaine et sur d'autres montagnes qui se découpaient à l'horizon. Les sommets scintillaient au loin, d'une blancheur féérique.

Au village, Mathilde retrouvait des jeunes filles de son âge, et les garçons venaient s'agglutiner autour d'elles. Certaines filles devenaient alors moqueuses et hautaines. En l'absence des garçons, elles murmuraient de ce qu'ils avaient entre les jambes, elles leur attribuaient des quolibets. Mathilde, elle, ne se moquait jamais.

Lorsque les garçons chassaient les écureuils à la fronde ou à l'arc, Mathilde les disputait.

La jeune fille se rendait aux vêpres chaque jour, et à la messe tous les dimanches. Lors de ses confessions, elle avait troublé un jeune prêtre nouvellement arrivé dans la paroisse. Elle avait parlé très sincèrement de ce qui faisait sa vie, en toute simplicité. Elle avait évoqué son corps qui se transformait, ses désirs naissants qu'elle ne pouvait nommer, et l'impression certaines nuits de ressentir sur elle le passage d'un souffle divin. Un jour, d'une façon grave et naïve à la fois, elle demanda au prêtre si c'était l'Esprit Saint qui lui rendait visite. Le prêtre lui recommanda de prier une douzaine d'Ave Maria.

Hélène entend parler du Gauleiter Robert Wagner. A cette époque, en Alsace occupée, le dignitaire nazi met en œuvre une entreprise systématique de germanisation de la population, sous l'égide de son parti. L'usage du français est strictement interdit, ainsi que le port du béret basque – le Gauleiter Wagner prétend qu'il ramollit le cerveau. Les ouvrages en français doivent être expurgés des bibliothèques, pour être détruits ou brûlés. L'organisation nazie infiltre de nombreuses couches sociales. La police est présente à tous les échelons : *Sicherheitsdienst*, *Gestapo*, *Schutzpolizei*. Très rapidement, de jeunes alsaciens sont incorporés de force dans le civil, au titre du *Reicharbeitsdienst*, ou bien sous l'uniforme allemand de la *Wehrmacht*, de la *Luftwaffe*, ou de la *Kriegsmarine*. Des classes d'âge entières sont incorporées dans les *Waffen SS*. Les Alsaciens sont souvent envoyés sur les fronts de l'Est, d'où l'évasion est plus difficile. Beaucoup périssent au camp de concentration de Tambow. En 1943, en Alsace, la répression est sanglante. Hélène frissonne en apprenant le sort des dix-sept récalcitrants de Ballersdorf qui sont arrêtés, puis fusillés. D'autres encore sont emprisonnés au camp de concentration du Struthof.

Hélène se résigne à constater que les hommes naissent pour se combattre. Et cependant, elle reste naïve encore. Son père lui avait parlé de la guerre de 14 à laquelle il avait échappé de justesse, il avait fait allusion à

l'acharnement des combats au Hartmanswillerkopf, cette montagne dévoreuse d'hommes qui se dresse bien en vue au-dessus du village. Le père avait prétendu que cette guerre serait la dernière, que les nouvelles générations seraient épargnées...

De fait, Hélène ne comprend plus le monde dans lequel elle vit.

Les hivers étaient rudes à l'époque de Mathilde, et il fallait travailler tout au long de l'année. Trouver du grain à moudre, ajuster les vannes, curer le canal, entretenir les engrenages, la lanterne et le rouet, rhabiller la pierre... Et veiller en permanence au bon travail des meules. Lorsque la force de l'eau entraînait la machinerie, le moulin vibrait de tous ses murs. Le père ne pensait plus qu'à cela. Avec Mathilde, il travaillait sans relâche – lorsqu'il y avait du grain à moudre. Durant les périodes creuses, lorsque le père entretenait le bâtiment, la machine ou le bief, Mathilde allait travailler au village, où l'ouvrage ne manquait pas. Elle participait volontiers aux moissons, aux vendanges.

La jeune fille assumait ses tâches avec entrain et dans la bonne humeur. Elle était cependant prise de chagrin dans certaines circonstances. Elle appréciait la compagnie de ses semblables, elle était avenante et d'agréable compagnie, mais elle était en proie à un souci en présence de certains garçons de son âge. Mathilde devenait de plus en plus sensible aux regards, aux voix, aux attitudes, aux manières d'être des garçons. Pour l'un, c'était sa façon de s'adresser à la jeune fille, pour un autre sa démarche, pour un autre encore la façon dont il portait son regard sur elle. Mathilde en était troublée, et son souci se faisait de plus en plus lancinant. Elle en avait parlé à ses amies qui n'avaient rien répondu, elles-mêmes peut-être en proie aux mêmes difficultés. Isolde seule l'avait entendue, réconfortée, et avait partagé son trouble.

Par une soirée paisible d'automne, à la fin d'un dîner que Mathilde avait partagé avec son père au moulin, la jeune fille réalisa qu'elle éprouvait une vive attirance pour le fils du boulanger, un garçon frêle et souriant à la tignasse brune qui se prénommaient Hans. Le père était resté silencieux durant tout le dîner, et Mathilde se sentait triste et nostalgique sans en comprendre la raison. Une douce brise, au-dehors, emportait déjà les premières feuilles des chênes, et la forêt prenait une teinte dorée. Mathilde avait croisé Hans à plusieurs reprises, durant les derniers jours, dans le village ainsi qu'à proximité du moulin, où le jeune homme était venu quelquefois prendre livraison de sacs de farine, avec son père. Mathilde s'était sentie gênée, et elle réalisa soudain qu'elle cherchait et évitait à la fois le jeune homme. Il lui sembla que le garçon était lui aussi en proie à la même ambivalence – ce qu'elle rêva peut-être. De fait ils ne s'étaient pas approchés ; le plus souvent ils s'apercevaient de loin. Lorsqu'ils se croisaient par hasard, il semblait à Mathilde que le garçon la saluait d'une certaine inflexion de la voix, qui ne ressemblait pas à son timbre habituel.

A la fois heureuse et malheureuse, Mathilde était perplexe. A partir de ce jour elle se mit à rougir très souvent, même en l'absence de Hans, aux moindres détours d'une conversation banale. L'attirance de Mathilde pour les garçons devint de notoriété publique, et ce n'étaient pas les écureuils qui l'avaient trahie.

Au village, certains se moquèrent de la jeune fille. Mathilde se sentit de plus en plus mal à l'aise. Sortir du moulin, aller au village lui devint pénible. Elle se rendit à confesse. Le prêtre lui enjoignit de chasser ses mauvaises pensées, et lui ordonna de réciter plusieurs dizaines de chapelets. Mathilde s'efforça d'obéir, elle supplia la Vierge Marie de lui porter secours, mais, quant à Hans et aux garçons, le trouble persista. La jeune fille se replia peu à peu sur elle-même, et secréta une carapace sans connaître le danger dont elle cherchait à se protéger. Les gens du village,

ceux-là même qui s'étaient déjà moqués d'elle, dirent qu'elle se mettait à ressembler à son père. Le jeune prêtre qui lui avait témoigné une attention bienveillante, changea d'attitude par rapport à la jeune fille. Il prit ses distances et l'évita même ; peut-être crut-il discerner chez elle l'influence du Malin.

Mathilde ne parvint pas à s'ouvrir à son père, et ce dernier ne prêta pas attention à l'évolution de sa fille, qui rechercha de plus en plus souvent la compagnie des écureuils, et se mit à poser des graines au long de la rive alors même que ces derniers ne descendaient plus. Elle les apercevait de loin, ils semblaient se cacher, s'amuser entre eux ; ils lui étaient dorénavant inaccessibles. Elle aurait souhaité les rejoindre sur les hautes branches des hêtres, des tilleuls ou des aulnes. Mais les arbres dressaient leurs troncs, rigides et austères, pareils aux colonnes d'un temple silencieux. Mathilde scrutait les frondaisons, et passait de longues journées à attendre que l'un ou l'autre petit animal veuille bien venir à elle.

Un soir, au début de l'automne, dans le village où habite Hélène, les hommes du Gauleiter Wagner et de la Gestapo font évacuer de force plusieurs familles, sous la menace de leurs mitraillettes. Les enfants crient dans l'obscurité, les vieillards trébuchent et s'affalent dans la boue. Une mère est frappée parce qu'elle refuse de lâcher son enfant. Des hommes sont dirigés par camions au camp du Struthof, près de Schirmeck. On parla peu de cette rafle perpétrée en septembre 1943, à la même époque que des opérations analogues dans d'autres régions de France.

Au Struthof, les prisonniers sont aussitôt soumis à des travaux forcés, dans des conditions éreintantes. Certains subissent, peu après leur arrivée, des piqûres de pétrole et d'essence. D'autres servent de cobayes aux expériences du professeur Haagen sur le typhus, du docteur Bickenbach sur le gaz phosgène, ou encore aux études sur l'hérédité du tristement célèbre professeur Hirt, le collectionneur de crânes juifs.

Les rares survivants ne parlent à quiconque de leur séjour au camp – sinon à mots couverts.

Dans un siècle ou dans l'autre, les années succèdent aux années, dans la joie comme dans la peine. Les saisons succèdent aux saisons, quoi que fassent les hommes. Les semaines succèdent aux semaines, et l'aube se lève chaque matin. Mathilde devint une belle jeune femme ; elle n'était cependant que vaguement consciente de l'attrait qu'elle exerçait sur autrui. Elle n'était pas en mesure de se guérir de son propre tourment à l'égard des garçons. Heureusement, Isolde était là. Elle accompagnait Mathilde en bordure de forêt, ou bien jusqu'à l'étang caché parmi les vignes. Le miroir d'un étang reflétait les nuages et les frêles silhouettes des deux jeunes filles. Le vent effleurait les berges, il se glissait à la frontière du ciel contre les eaux. Il effaçait les reflets et en éveillait d'autres, propageant sa caresse sur tout le paysage. Les jeunes filles s'adossaient aux troncs, et elles bavardaient. Des passants les interpellaient parfois ; ils voulaient connaître le sujet de leurs discussions, et les jeunes filles répondaient en riant, ou bien ne répondaient pas. Certains en prirent ombrage. Puis Hans quitta la contrée, sans parler à Mathilde. Elle apprit tardivement qu'il s'était engagé au service de la maison des Habsbourg. Son père ne parvenait plus à nourrir sa famille nombreuse et l'aurait incité au départ, mais d'aucuns prétendirent que Hans était parti à la suite d'un dépit amoureux. La jeune fille perdit peu à peu un peu sa joie de vivre, et elle se sentit indigne de rêver tantôt à un garçon, tantôt à un autre. Son regard devint sombre même en leur présence.



Photographie d'Alsace par Alfred Dott.

Par une journée d'automne, le jeune frère d'Isolde lui proposa de l'accompagner. Il voulait remonter le ruisseau pour y pêcher la truite. C'était un jeune adolescent, un solide gaillard, un peu simple d'esprit. La journée était belle, la nature accueillante. Mais la pêche ne fut pas fructueuse, et Mathilde ne prit pas garde aux heures qui s'écoulaient. Vers le soir, elle s'aperçut de son éloignement et elle s'affola. Elle avait oublié ce qu'elle avait mis au four.

Mathilde se mit à courir vers le village. Le garçon descendit la colline à ses trousses, encore plus affolé qu'elle. Alors qu'elle s'approchait du moulin de son père, à la croisée de deux chemins où se trouvait un calvaire, Mathilde rencontra le prêtre. La situation était cocasse, mais il ne sourit pas. Le prêtre la dévisagea sans prononcer un mot. Mathilde ralentit sa course et rentra chez elle d'un pas plus mesuré. D'autres sans doute l'avaient également aperçue, essoufflée, les vêtements en désordre, qui descendait la colline en toute hâte.

La famille d'Hélène est dispersée le soir de la rafle. La mère seule parvient à s'échapper, elle se glisse dans le jardin attenant à la maison, et s'enfuit par les champs. Au terme de quelques jours d'errance elle revient en ville, épuisée. Elle est dans un état permanent d'anxiété, elle sursaute au moindre bruit, ses nuits sont troublées d'incessants cauchemars. Sans nouvelles des siens elle ne s'alimente plus, elle se laisse glisser dans l'apathie et l'oubli. Elle décède peu avant Noël.

Hélène semble connaître un sort meilleur. Le soir de la rafle, un officier de la Gestapo la prend sous sa protection, sans raison apparente. C'est un jeune homme blond, sans doute moins brutal que les autres soldats. Il ne commande pas la troupe, mais il semble bénéficier d'un statut particulier. On le voit emmener Hélène avec lui.

Plus tard, on prétend qu'il devient son amant et que le couple habite Strasbourg, où les jeunes gens passent quelques mois. Ils mènent une vie heureuse, peut-être, en dépit de la guerre et des bombardements qui frappent surtout le quartier de Neudorf. Malgré le froid, ils parcourent les allées des parcs Contades, et de l'Orangerie. Hélène s'attarde souvent au bord de l'Aar, et sous les grands arbres enneigés. Le couple réside, paraît-il, dans une mansarde rue Erckmann-Chatrian.

On l'aperçoit une dernière fois sur le quai de la gare, par un jour de grand vent. Le couple semble pressé, Hélène s'agrippe au bras de son compagnon, telle un animal apeuré. Le train est en partance pour Zürich.

Le père et les frères d'Hélène ne reviennent jamais du camp de concentration du Struthof.

Dans les semaines qui suivirent l'escapade de Mathilde, les racontars se firent plus nombreux à son propos. Ils tournèrent à la médisance. On prit l'avis du prêtre, et des notables du lieu. Un samedi, on vint chercher la jeune fille au moulin. On l'accusa de laisser libre cours à des pensées impures, de s'être dévoyée, et on lui demanda de s'expliquer. Elle se révolta et demanda quelle faute elle avait pu commettre.

-Dü weisch dàs gänz güat ! Tu le sais bien..., lui fut-il répondu.

Mathilde protesta en vain. Elle comprit que ses propos étaient discrédités d'avance, frappés de suspicion.

-Dü bisch vu besa Gedànka besessa. Tu es habitée de pensées impures.

Le mot de fornication fut prononcé.

-Dü hàsch a junga Bùa igezoga. Wàs hàsch mìt'm gmàcht ? Tu as débauché un jeune homme, qu'as-tu fait avec lui ?...

Mathilde dénia toute tentative de séduction, mais sa défense était maladroite. On l'accusa de mensonge. Son père tenta en vain d'intervenir, de façon peu convaincante. Hébété, comme frappé de stupeur, il semblait ne plus reconnaître sa propre fille. Elle chercha son regard, il détourna les yeux. C'est alors que Mathilde se mit à parler, soudainement, d'une façon incoercible, comme si les mots sortaient malgré elle de sa bouche. D'une voix au timbre étrange elle raconta sa journée à nouveau puisqu'il fallait tout dire : elle avait pris le repas avec son père, mis à lever la pâte d'un kougelopf, balayé la stube, fait les lits et aéré les chambres, mis le kougelopf au four, cherché de l'eau à la rivière où elle avait rencontré le frère d'Isolde qui taquinait une truite, il remontait le courant et elle l'accompagna, elle s'était prise au jeu de la pêche, ils s'étaient éloignés du village, lorsqu'elle s'était rappelé le kougelopf il était déjà bien tard, elle s'était précipitée au moulin... Mathilde s'entendit parler, comme si elle était une autre, d'une voix qu'elle ne reconnaissait pas. Cela ajouta à son trouble, mais sa langue, elle, ne se fatiguait pas. Lorsqu'on l'interrogea encore à propos du garçon, elle répondit sans savoir ce qu'elle disait. Sa parole s'était emballée, elle ne s'arrêtait plus, pareille à la roue d'un moulin.

Puis enfin le flot s'arrêta. Un étrange silence s'ensuivit. Quelqu'un toussota. Isolde n'était pas présente. Mathilde la chercha du regard parmi l'assistance, mais elle ne découvrit que des visages fermés, froids et hostiles. Elle crut reconnaître la silhouette de Hans, puis elle se rendit compte de son erreur, ce devait être un garçon qui lui ressemblait. Elle pensa qu'il était de beaucoup préférable qu'il soit absent, afin que sa honte n'en soit point redoublée. L'espace d'un instant, elle souhaita à toute force devenir un écureuil, libre et léger, afin de s'échapper au sommet d'un grand arbre. Son regard s'éclaircit, se ternit aussitôt. La lueur qui avait traversé ses yeux fut mal interprétée. Quelqu'un lui demanda à quoi elle pensait, à ce moment-là. Mathilde répondit :

-An d'Eichhärnla.

Sa voix avait retrouvé son timbre habituel. De ce moment-là, Mathilde ne dit plus rien. Plus aucun son ne franchit ses lèvres. On cessa l'interrogatoire.

Les choses semblaient devoir reprendre leur cours ordinaire, mais on amena la jeune fille sur la place du village. Docile, elle se laissa mener. On suspendit à son cou la pierre du Klàpperstei. Mathilde chancela. On lui ordonna de parcourir les rues. Le poids de la pierre n'était rien, par rapport à la honte que ressentait Mathilde. Elle ne leva plus les yeux vers quiconque, elle tituba sous le regard des autres, et la pierre la brûlait telle un bloc de braise. Elle parcourut les rues et les chemins, selon l'ordre donné, puis ses pas la ramenèrent au moulin. Sa démarche était celle d'un automate, son regard était vide, pareil à celui d'un aveugle.

Les jours suivants, on ne la vit pas réapparaître. Son père se mit à sa recherche, par monts et par vaux. Il battit la campagne comme un fou, mais ne retrouva plus sa fille. Mathilde avait disparu. Les gens dirent qu'elle s'était enfuie, qu'elle avait donc bien une faute à expier.

Il aurait mieux valu, pour Hélène, ne pas échapper au sort commun le soir de la rafle. Ou bien aurait-elle dû abandonner son amant, alors qu'il était encore temps ? Mais sans doute le militaire trouva-t-il la mort, ou bien est-ce lui qui abandonna sa compagne, puisqu'un soir Hélène revient seule au village ? Elle s'installe dans l'appartement familial, qui est saccagé. Où donc aurait-elle pu se rendre ?

Courageusement, elle répare quelques meubles. Une table peut encore servir. L'un des matelas n'est pas complètement éventré. Des voisins l'invitent à l'un ou l'autre repas.

Et c'est la Libération, en février 1945.

Le soulagement, et la paix retrouvée... sauf pour Hélène qui se sent de plus en plus isolée. Quelques semaines plus tard, elle subit la vindicte de la population locale. C'est le temps des règlements de comptes. Hélène est interpellée :

-Du hàsch Drack àm Stacka. Tu as quelque chose à te reprocher.

Ceux qui l'ont connue autrefois prétendent qu'elle a changé. On la reconnaît bien, son visage est le même, cependant on la trouve guindée. Il n'est plus possible de parler avec elle comme autrefois. On raconte sous le manteau, puis en public, qu'elle a pris l'accent allemand. Un matin elle est huée dans la rue, et menacée de tonsure. Elle proteste, mais une fois rentrée chez elle Hélène s'affale dans le couloir. Elle reste immobile et muette, longtemps, à même le plancher. Elle se tient le ventre, et elle se recroqueville. Elle ferme les yeux, mais elle ne pleure pas.

La nuit venue, des voisins la voient sortir furtivement de chez elle. Il pleut à verse. Hélène s'efface dans la nuit. Plus tard, lorsqu'on se rend compte de la disparition de la jeune fille, certains se disent surpris, d'autres ne disent rien.

Mathilde, Hélène ont habité le même village. Elles ont parcouru les mêmes chemins, la seconde a marché dans les pas de la première. Toutes deux ont fredonné sous les grands arbres, elles ont confectionné des bouquets de fleurs des champs, elles se sont prélassées au soleil des étés. Elles ont nourri les oiseaux, et les écureuils.

Que reste-t-il aujourd'hui de leur histoire ? Qui donc se souvient d'elles ? Probablement pas les oiseaux, ni les écureuils qui habitent toujours les chênes et les tilleuls, les hêtres et les aulnes au long du même ruisseau. Le petit peuple des animaux continue à hanter les environs du village, il reste à distance des affaires humaines. Peut-être les écureuils sont-ils soulagés de n'être pas humains. Furent-ils libérés, un jour, du fardeau d'avoir à parler, d'avoir trop à penser ?

Ils jouent, ils se pourchassent, ils grignotent, ils accumulent des graines dans leurs cachettes qu'ils oublient ensuite. Mais jouer, grignoter, est déjà une pensée pour un écureuil. Amasser des graines est déjà une pensée, même s'il l'oublie rapidement. L'oubli le contraint à rester muet, et lui permet de se libérer d'une bonne part du malheur.

Après 1945, les Malgré-Nous commencent à rentrer au pays, honteux et silencieux, comme frappés de stupeur. Ils sont un peu pareils à des écureuils, à la recherche de leurs anciennes cachettes, ils ne reconnaissent plus très bien le lieu de leur habitation. Ils ne savent plus ce qu'ils y ont dissimulé, ils ne parviennent pas même à s'en expliquer. Dans leur famille, avec leurs proches et leurs enfants, ils restent muets quant aux épreuves endurées durant la guerre.

Une fois la région redevenue française, il est prohibé de parler alsacien. Les enfants qui dérogent à cette règle sont punis à l'école, et leurs aînés s'astreignent à ne s'adresser à eux qu'en français. Plus tard, quelques-uns changent d'avis et l'on observe parmi eux cette attitude curieuse : ayant cessé de parler le dialecte avec leurs enfants,

soudain ils leur recommandent de l'apprendre. Mais leur attitude reste purement velléitaire. Ils ont souvent changé de langue, et d'appartenance. Trop souvent ? Ils deviennent perplexes, hésitants, ambivalents. Ils mêlent le passé au présent, le rêve à la réalité. D'ailleurs n'est-ce pas une gageure, que de réunir en une même fable l'histoire de Mathilde et celle d'Hélène ? Ou encore, de parler en français des périodes germaniques ?

Ils se mettent à baragouiner un français mélangé d'alsacien. Ils lancent des slogans qui ne trompent qu'eux-mêmes : « Redd doch wie der d'r Schnawel gewächsa isch ». Parle donc comme le bec t'est poussé – un précepte qu'ils n'ont pas mis en pratique dans leur propre famille. Ils sont pris de nostalgie. Un peu comme des écureuils, ils se mettent à accumuler et à thésauriser les fruits d'une tradition sur le déclin, d'une richesse sur le point de disparaître. Subrepticement, et sans doute à l'insu d'eux-mêmes, ils transmettent à leurs enfants un poids d'une gêne et peut-être d'une honte. Comme si la pierre d'un Klapperstei restait accrochée à leur langue.

Ils comprennent bien tard que leurs enfants ne parleront plus l'alsacien. Que plus personne ne le parlera. Tous ensemble, ils tentent de se débarrasser de leur gêne en riant et en rigolant, en redoublant de moqueries, à grande force de plaisanteries. Ils ne parviennent pas mieux à se réconcilier, à réconcilier les victimes et les bourreaux de leurs propres histoires.

D'aucuns affirmeront que l'histoire n'est pas sombre à ce point. Que Mathilde, Hélène, ont connu des jours heureux. Que le choix de l'écureuil n'est pas très opportun, pour cette courte fable. L'écureuil, si gracieux, apporte pourtant une touche de légèreté aux affaires des hommes. Il est toujours présent autour de ce village du piémont alsacien, et il prolifère, lui aussi. Il observe d'un œil ceux qui habitent le village, tout en vaquant à ses occupations. Il les entend discourir, se réjouir, se disputer, se plaindre et s'agiter. Il entend les amoureux qui se disent des mots doux, mais qui ne savent plus dire « mon petit écureuil » avec les mots du dialecte (ces mots qui sonnent en alsacien d'une façon nonpareille, d'une façon intraduisible en français tout comme en allemand).

L'écureuil entend de loin des couples qui se disputent à propos de leur langue, de la langue à transmettre à leurs enfants. L'épouse, parfois, pratique encore un peu sa langue maternelle, tandis que l'époux, qui parle français seulement, se désole de ce que son épouse ne transmette pas l'alsacien à ses propres enfants. Mais un mari, de nos jours, ne saurait commander son épouse. Il ne saurait lui indiquer la bonne façon de tourner sa langue dans sa bouche... Les femmes depuis toujours laissent courir leur langue comme bon leur semble, et l'usage du Klapperstei s'est perdu. Il habite à peine leur souvenir.

Sans doute serait-il plus pertinent d'affirmer que l'écureuil n'entend les humains que de très loin. Il ne se rend pas compte qu'ils parlent de plus en plus mal l'alsacien, et de plus en plus rarement. L'écureuil écoute plus volontiers le bruissement du vent dans les aulnes. Il n'entend que d'une oreille distraite les époux qui s'aiment puis se disputent, les enfants qui jouent et qui se chamaillent, les voisins qui bavardent ou bien qui chicanent...

De fait, comment serait-il possible de dire que les écureuils entendent, comment serait-il possible d'affirmer quoi que ce soit de cet ordre ? Les écureuils laissent les humains à leurs dilemmes, à leurs conflits, à leurs ambiguïtés. Ils leur sont probablement indifférents... et ils laissent le lecteur en proie à de graves questions. Lorsque les écureuils auront disparu en Alsace, ne parlera-t-on plus alsacien ou bien le parlera-t-on à nouveau ? Si le dialecte alsacien disparaît en Alsace, les écureuils habiteront-ils encore les chênes et les aulnes, ou bien auront-ils disparu ?

Avril 2014.

2015



Roger Baranton.  
© Famille Baranton.